



Propriety of the Erich Fromm Document Center. For personal use only. Citation or publication of material prohibited without express written permission of the copyright holder.

Eigentum des Erich Fromm Dokumentationszentrums. Nutzung nur für persönliche Zwecke. Veröffentlichungen – auch von Teilen – bedürfen der schriftlichen Erlaubnis des Rechteinhabers.

21 OCTOBRE 1979

CLEFS

LE MONDE DIMANCHE

PSYCHANALYSE

# Erich Fromm : du Talmud à Freud

Petit-fils de rabbin, Erich Fromm aurait bien pu être rabbin lui-même. Il raconte comment il est devenu psychanalyste.

GÉRARD KHOURY

**P**SYCHANALYSTE ayant nettement pris ses distances à l'égard de l'orthodoxie freudienne, influencé par Marx sans être marxiste, proche d'Herbert Marcuse et de Wilhelm Reich, qu'il critiqua pourtant vertement, Erich Fromm est un esprit indépendant auquel il serait bien difficile de mettre une étiquette. Ce philosophe, très préoccupé par l'avenir que la société mécanisée et robotisée réserve à l'homme, et qui a publié plus d'une vingtaine de livres (1), est surtout un moraliste. Pour lui, la psychanalyse n'est pas une théorie, mais une manière de se rapprocher des hommes, de mieux les comprendre. A soixante-dix-huit ans, il est en train de terminer, sur les bords du lac de Locarno, un ouvrage traitant de la technique psychanalytique — aboutissement d'une cinquantaine d'années d'expérience.

« J'aimerais d'abord vous poser quelques questions d'ordre personnel. Pourriez-vous nous parler de votre famille, de vos parents ?

— Mes parents étaient des Juifs allemands de classe moyenne. J'étais le fils unique. Mon père était juif orthodoxe pratiquant, d'une assez grande érudition hébraïque. En fait, j'ai grandi au Moyen Age. Cela n'a rien de péjoratif, c'est même plutôt positif dans mon esprit.

» Mes ancêtres rabbins passaient leurs journées à étudier le Talmud et n'étaient pas le moins du monde intéressés par le gain d'argent ou par le négoce.

» Mon arrière-grand-père, fut l'un des plus célèbres rabbins de son époque. Il habitait une petite

maison, qui était aussi un des plus grands érudits talmudiques de son temps. A dix-huit dix-neuf ans, j'étudiais avec lui le Talmud. Je l'aimais et l'admirais beaucoup.

— Que faisait votre père ?

— Il était négociant en vins. En fait, il en avait un peu honte. J'ai toujours remarqué, quand ses amis lui passaient commande, qu'il n'avait pas l'air très à l'aise. Son désir était de parvenir à séparer son existence « honteuse » d'homme d'affaires et sa vie privée.

— Que représentait votre père pour vous à cette époque ? Quel genre de relation existait entre vous ?

— C'est très difficile de répondre à cette question, car elle pourrait nous mener très loin... J'ai toujours eu le sentiment d'être le défenseur de ma mère. Elle pleurait souvent et je sentais qu'il me fallait la protéger de mon père. Plus tard, bien sûr — et c'est ce qui arrive à beaucoup de garçons, — j'ai vu les choses autrement. J'aimais beaucoup mon père qui me le rendait bien. Il était très anxieux à mon sujet. Il me gâtait beaucoup. Il aurait certainement préféré que je reste toute ma vie un bébé de trois ans ! Plus je grandissais, plus il semblait se désintéresser de moi. Puis, vint le temps des rivalités... Il était jaloux de tous mes amis. Il ne m'a jamais appris quoi que ce soit. Il ne s'intéressait pas à mon développement.

— Comment, à partir de ce contexte familial, êtes-vous devenu psychanalyste ?

— Cela n'a rien à voir avec ma famille, si ce n'est que j'étais devenu un jeune homme névrosé. Tout naturellement, j'en arrivai

à l'analyse, s'en cachait, sinon on l'aurait chassé de son poste à l'université.

— Avec qui avez-vous suivi votre première analyse ?

— J'ai commencé ma première analyse avec le docteur Sacha, qui était un des sept disciples les plus proches de Freud. L'analyse a bien duré quelques années, mais je n'ai rien appris sur moi-même durant tout ce temps. Le docteur Wittenberg de Munich, homme charmant, m'a ensuite analysé. Nous avions des conversations très agréables, mais, aussi, il ne m'a rien appris sur moi-même. La seule chose que j'ai retenue, c'est qu'il faut servir la crème avant le café...

## Une escroquerie

» Après cette expérience, je me suis analysé moi-même. Je veux dire par là que mes patients m'ont analysé. En effet, j'ai toujours essayé de ne pas être extérieur à mon interlocuteur, mais de me mettre à sa place, de sentir ce qu'il sentait. C'est ce que je continue à faire, car pour moi, c'est le moyen de saisir l'autre de l'intérieur. Le patient doit sentir que l'on comprend ce qu'il ressent, non pas intellectuellement, mais au niveau de l'intériorité. Une différence évidente existe entre celui qui peut ressentir l'autre et en parler du dedans et celui qui est resté extérieur et ne peut qu'écouter. C'est ainsi que j'ai pu m'analyser et que je continue à le faire en découvrant de nouveaux éléments ?

— Pendant cette analyse, faisaient-vous un travail de recherche ? Participiez-vous aux travaux de l'École de Francfort ?

— A l'université de Francfort, un groupe s'est réuni pour publier, sous l'égide de Horkheimer, directeur de l'Institut for

Analysis, s'en cachait, sinon on l'aurait chassé de son poste à l'université.

— En arrivant aux Etats-Unis, qu'avez-vous fait ?

— J'ai ouvert un cabinet à New-York, mais je ne prenais pas beaucoup de patients. J'ai toute ma vie respecté un principe : celui d'envoyer tous ses fonds à l'étranger, bien avant l'arrivée de Hitler au pouvoir. C'est, à ma connaissance, le seul institut qui l'ait fait, évitant ainsi que les nazis ne se saisissent de tout.

— Quelle lace attribuez-vous à l'argent dans la relation de l'analyste et du patient, suivant la réglementation par Freud ?



DESSIN : JEAN-PIERRE CAGNAT.

— Etiez-vous à la tête d'une nouvelle école d'analyse ?

— J'ai intentionnellement évité de fonder une école.

— Dans la préface de « le Cœur de l'homme » on peut lire : « Cela ne m'a jamais satisfait de me voir classé dans une nouvelle école de psychanalyse, qu'on l'appelle « école culturelle » ou « néo-freudisme ». Beaucoup de ces nouvelles écoles, tout en développant des intuitions valables, ont du même coup perdu de vue certaines découvertes importantes de Freud. Je ne suis pour-

» rarement tenu de me dire la vérité. C'est à moi d'être assez habile pour la découvrir peu à

son époque. Il habitait une petite ville de Bavière où il tenait une boutique. Il lui arrivait parfois de partir sur les routes vendre sa marchandise. On raconte dans la famille que lorsqu'un client entra dans sa boutique, le dérangeant dans l'étude du Talmud, il laissait paraître quelque agacement et disait : « N'y a-t-il pas une autre boutique par ici ? Pourquoi, vraiment, venez-vous m'interrompre ? »

## Un jeune névrosé

« Inutile de dire qu'il était très pauvre et qu'il avait beaucoup d'enfants... Cependant il était déjà à cette époque assez célèbre en Allemagne ; on l'appelait le « Wursburger Graf » ; en ce temps-là, un lettré juif n'était pas un rabbin tel qu'on l'entend aujourd'hui, mais un grand érudit qui parfois gagnait sa vie en tenant une échoppe (Spinoza faisait un travail d'opticien) ou qui acceptait d'être le rabbin d'une communauté qui lui versait un petit salaire. Mais il continuait à étudier et à enseigner.

« Cette tradition a été très importante pour moi. Déjà, tout enfant, je trouvais très étrange que des hommes pussent consacrer leur vie à gagner de l'argent. Quand quelqu'un en ma présence se disait homme d'affaires, reconnaissait qu'il passait son temps à gagner de l'argent, j'en étais honteux pour lui.

« J'allais à l'école allemande. Je bénéficiais de la culture allemande comme tous les autres enfants vivant dans ce pays, et pourtant, sans être vraiment étranger, je l'étais quand même. Je ne l'ai jamais vraiment regretté, je suis content d'avoir fait cette expérience !

« On ne peut vraiment comprendre un étranger que si on l'a été soi-même quelque part. Être étranger, c'est être aussi chez soi partout. Les deux choses vont de pair.

— Et votre famille maternelle ?

— La famille de ma mère ne présentait pas le même contexte à l'exception de l'un de mes

devenu un jeune homme névrosé. Tout naturellement, j'en arrivai à l'idée d'une psychanalyse. J'ai été analysé deux fois et je n'en ai pas retiré le moindre avantage. Toute l'aide que j'ai reçue de la psychanalyse est venue des séances d'analyse avec mes patients. En eux, je reconnaissais mes problèmes, et, peu à peu, je me suis analysé moi-même en déchiffrant mes difficultés à travers celles de mes patients. Ainsi je peux dire que ce sont eux qui m'ont soigné et personne d'autre !

— Comment avez-vous choisi vos études ?

— J'aurais voulu pouvoir aller étudier aux universités talmudiques de Lithuanie. Mais ce projet souleva une telle fureur chez mon père que j'y ai renoncé. Je dois dire aujourd'hui que ce fut un bien. Je commençai alors des études de droit. J'ai toujours été intéressé par le droit ; j'aime l'esprit du droit. On pourrait dire que la loi est la cristallisation du minimum d'éthique nécessaire à une société. Quand je dois prendre une décision, j'analyse d'abord la situation d'un point de vue légal avant de la faire d'un point de vue humain.

— Vous avez donc commencé votre droit à Francfort... Et après ?

— Cela ne me satisfaisait pas vraiment. Je pressentais que je ne voulais pas devenir juriste. Je me suis mis à la sociologie avec Max Weber, à Francfort puis à Heidelberg. Max Weber, que j'admirais beaucoup, était un merveilleux professeur. Homme d'une grande force intellectuelle, d'une intégrité profonde, il défendait, en politique, la liberté avec acharnement.

— Après la sociologie vous passez à la psychologie dans les années 1920 - 1921, à Munich. L'influence de Freud s'y faisait-elle sentir ?

— Il était complètement inconnu. Je me souviens, lorsque j'étudiais à l'Institut de psychanalyse, qu'un de mes collègues, psychiatre, qui était lui-même en

un groupe s'est réuni pour publier, sous l'égide de Horkheimer, directeur de l'Institut für Sozialforschung, un journal où les premiers travaux de ce groupe furent publiés. Je représentais dans ce groupe la psychanalyse en tant que science sociale, nécessaire pour la pleine compréhension de la société.

« Après avoir achevé ma formation officielle d'analyste, je devins membre de la Société berlinoise de psychanalyse et je commençai à exercer à Berlin. Quand je songe à ces premières années de pratique, tout ce que je peux dire, c'est que je devais être terriblement muet, mais peut-être pas autant que je l'imagine maintenant en pensant aux absurdités qu'on m'a enseignées !

— Vous avez donc peu à peu modifié votre méthode ?

— Ce qui a déclenché une modification, c'est d'avoir observé d'abord que le temps passé en analyse me fatiguait énormément. Après avoir analysé un patient, je cherchais la cause de ma fatigue et la trouvais dans une démarche erronée et mon manque d'intérêt au travail. Je commençai alors à laisser tomber les règles, à agir spontanément et à oublier ce que j'avais appris. Cela ne me fatiguait plus dès lors. J'ai peu à peu perfectionné mes méthodes d'analyse et elles se sont affinées au cours des années. Plus vous apprenez, plus vous pensez différemment, c'est pourquoi je n'ai pas écrit d'ouvrage sur la psychanalyse et ses techniques, car je sentais que les années à venir m'apprendraient encore plus ! Mais, étant donné mon âge, je crois que si je dois écrire ce livre, il me faut le faire maintenant.

— A quelle époque êtes-vous parti d'Allemagne pour les Etats-Unis ?

— Un an avant les autres. Mon intuition de l'évolution politique m'a conduit à admettre l'inévitabilité de la victoire de Hitler. Horkheimer et les autres mem-

l'analyste et du patient, suivant la règle établie par Freud ?

— C'est une escroquerie ! C'est simple ! « Ils » prétendent que le patient doit faire un sacrifice, sinon l'analyse ne marcherait pas... Un homme riche ne pourrait alors jamais aller au paradis, car même si vous lui faites payer 200 dollars de l'heure, cela ne constituerait pas un sacrifice suffisant pour lui. Ce qui compte en réalité, c'est la profondeur de la qualité de la participation au patient et non l'importance de ce qu'il débourse.

— Comment donc remédie à cette situation ?

— Le mieux serait que l'analyse soit prise en charge par la Sécurité sociale. Ainsi l'analyse, n'ayant plus de relation directe d'argent avec le patient, ne serait pas attiré par l'appât du gain. J'ai pour ma part toujours pratiqué des tarifs qui permettaient à des gens modestes de venir chez moi. Je n'ai jamais eu de patient « riche », si ce n'est une fois, et je ne lui ai pas fait payer plus cher. Il m'est arrivé au contraire de baisser mes tarifs si le patient était dans la gêne. J'avais un maximum et pas un minimum.

— Mais vous avez pu enlever, ce que vous a permis d'avoir des ressources complémentaires ?

— Ce n'est pas l'enseignement qui m'a rapporté. La plupart du temps j'enseignais gratuitement, sauf dans quelques universités où je recevais une petite rémunération. Je n'ai jamais eu de source de revenus suffisamment importante pour en devenir dépendant. Cela est également vrai pour les patients, particulièrement pour les plus riches auxquels je n'ai jamais demandé plus d'honoraires qu'aux autres, pour ne pas me créer une dépendance.

— Avec qui avez-vous travaillé aux Etats-Unis ?

— J'ai été l'un des fondateurs de l'Institut de psychanalyse des Etats-Unis, avec Sullivan, Clara Thomson, Karen Horney.

ont au même coup perdu de vue certaines découvertes importantes de Freud. Je ne suis pourtant pas un « freudien orthodoxe ». Alors qui êtes-vous ?

— Un psychanalyste dont les connaissances sont freudiennes à la base et qui a tenté de les affiner selon sa propre expérience, sans se prendre pour un chef de file. C'est comme toute science où les théories se développent sur la base de nouvelles découvertes et d'une expérience plus grande. Sauf si on tente de fixer dans un dogme les théories d'un penseur.

« Je ne veux pas être classé dans une petite boîte, ni attirer autour de moi des disciples. Beaucoup d'hommes plus jeunes aiment cela ; ils forment un groupe et peuvent ainsi s'appuyer les uns sur les autres, ce qui donne un plus grand sentiment de sécurité.

— A part Freud, quels sont les analystes qui ont apporté de nouveaux éléments importants à la psychanalyse ?

— A mon avis, les deux plus importants sont Ferenczi, et un homme qui, bien que proche de lui, avait une personnalité toute différente : Groddeck, de Baden-Baden.

— En quoi sont-ils les plus importants ?

— La première réponse qui me vient à l'esprit est qu'ils n'étaient pas des intellectuels et qu'ils ne ressemblaient pas à la plupart des analystes, habiles à manipuler des concepts et des théories. Groddeck et Ferenczi étaient des êtres « humains ». Ils écoutaient avec empathie la personne qu'ils voulaient comprendre. Leur grande humanité leur faisait considérer leur patient comme un partenaire et non comme un objet.

— Et vous, comment avez-vous travaillé quand vous pratiquiez la psychanalyse ?

— Je commençais par une mise en garde. Je disais au patient que je me devais de lui indiquer les règles du jeu. Je disais, par exemple : « Vous n'êtes pas mo-

» ralement tenu de me dire la » vérité. C'est à moi d'être assez » habile pour la découvrir peu à » peu, auquel cas je vous le » signalerai. Vous n'avez aucune » obligation envers moi, si ce » n'est de venir et de régler mes » honoraires. En dehors de cela, » vous êtes libre de faire ce que » vous voulez. Tout ce que je » peux vous dire, c'est que, si » vous ne dites pas ce qui vous » vient à l'esprit, cela ne mar- » chera pas. »

— Si vous regardez le jeune névrosé que vous étiez à Francfort, et que vous le comparez à ce que vous êtes aujourd'hui, à ce que vous avez accompli, que ressentez-vous ?

— Question difficile. Je crois que je commencerais par dire que tout est en nous. Nous sommes le bébé de six mois, nous avons dix-huit ans et nous sommes ce que nous sommes aujourd'hui, en même temps. Nous sommes même ce que nous pourrions être dans dix ou même dans vingt ans. C'est peut-être la question essentielle : avon-nous une impulsion suffisamment puissante pour développer le meilleur en nous.

« Dans chaque être il y a un optimum de ce qu'il peut devenir. Tout n'est pas possible, et tant d'hommes perdent leur vie à tenter de devenir ce qu'ils ne peuvent pas être, tout en négligeant d'être ce qu'ils pourraient devenir. C'est une perte de temps et un échec. Chacun devrait donc commencer par imaginer quelles sont ses limites et ses possibilités.

« De même, il faudrait pouvoir être conscient de l'effort, et même du courage qu'il nous faudra pour atteindre l'optimum, un peu comme un pianiste sait le nombre d'heures de gammes qu'il lui faut faire pour parvenir à la perfection.

« C'est quand même curieux que tant d'hommes s'imaginent que bien vivre ne demande aucun travail. »

(1) Les plus célèbres sont la *Peur de la liberté*, la *Crise de la psychanalyse*, la *Société saine*, la *Passion de détruire*, *Espoir et Révolution*.